

LIBERTÉ – Égalité – Fraternité



(Licence : stockshares, Canva)

Dans votre livre *Le Bien commun, joie commune*¹, vous envisagez la vie politique au point de vue de la finalité : ce pour quoi les hommes vivent en société, ce qu'ils recherchent dans leur vie commune. Le sujet est important, en effet, mais ne craignez-vous pas qu'en orientant les citoyens vers un bien futur, lointain, on ne les détourne de leur devoir présent, de leur vie politique concrète et quotidienne ? Ne vaudrait-il pas mieux définir la société du point de vue de son unité actuelle, de sa cause formelle, et dire aux gens ce qu'ils peuvent faire, ce qu'ils doivent faire, hic et nunc, pour construire et vivifier la vie sociale et politique ?

Vous avez raison de remettre les choses à leur place, comme nous avons essayé de le faire tout au long de notre étude sur le bien commun. La finalité de la société politique ne se comprend bien que si l'on a mis en lumière, auparavant, les membres et la nature de la cité. La question de la cause finale ne se traite convenablement qu'après celles de la cause matérielle et de la cause formelle.

Je vous ferai remarquer toutefois que la société politique est une vie commune, une collaboration subordonnée, un agir organisé. Or la finalité est première, décisive, dans l'ordre de l'opération. L'action est un mouvement vers un but. Elle est définie par cette fin qu'elle cherche à atteindre. La vie politique doit donc sans cesse avoir devant les yeux le bien commun qu'elle veut promouvoir.

De plus, dans l'ordre de l'agir, la cause finale, le but à atteindre, tient aussi le rôle de cause formelle. Un voyage est défini par son terme, l'ascension s'explique par le sommet qu'elle veut gravir. La fin n'est donc pas seulement un idéal éloigné,

1 – Éditions de Chiré, 2022, 224 pages, 21 €.



comme étranger à l'activité politique. Aussi, la santé, bien commun de tous les membres du corps, équilibre créé par la collaboration de tous les membres, est intérieure au corps. On parle avec justesse de bien commun intrinsèque.

Ceci étant dit, vous avez raison de vous intéresser à l'unité de la cité politique. La vie politique contemporaine présente un tel chaos, de telles dissensions, tant de rivalités et de guerres, qu'elle ressemble plus à une foire d'empoigne qu'à la paisible unité dont parlent les philosophes !

N'est-ce pas parce que l'on a oublié les grandes valeurs qui ont construit la société moderne ? Les religions divisent, mais les constantes de la vie humaine unissent.

Les religions divisent, en effet, mais la Religion unit. La sainte Révélation offerte par Dieu, et la sainte Église instituée par lui sont les seuls principes efficaces d'unité. Mais laissons cette question de côté. Dites-nous plutôt ce que vous entendez par « les grandes valeurs qui ont construit la société moderne ».

Ce sont les principes gravés sur les monuments publics, les valeurs universellement acceptées par les hommes : Liberté, Égalité, Fraternité.

Le fait que ces maximes soient reçues par le grand nombre est-il vraiment un critère de vérité ? On pourrait inventer toutes sortes de trilogies universellement acceptées. Par exemple : *Paresse – Gourmandise – Jalousie* ! ou *Argent – Assurance – Confort*. Cela résume bon nombre de campagnes électorales !

Nous parlons ici de choses plus sérieuses ! La triple devise de la démocratie française est l'aboutissement d'une mûre réflexion. Elle est la pensée libre et spontanée de l'homme devenu adulte.

Si l'homme a attendu le XVIII^e siècle pour devenir adulte, saint Augustin, saint François d'Assise, saint Thomas d'Aquin, Dante et Pascal étaient des gamins, ou des adolescents en crise ? Vous me permettrez d'en douter !

Mais il est vrai que ces trois termes de Liberté – Égalité – Fraternité sont un bon résumé de la société contemporaine. Ils définissent avec justesse la cause formelle, l'unité recherchée par les hommes politiques. Cela mérite donc un examen sérieux !

Limitons-nous, si vous le permettez, à la première partie de cette devise : la liberté. À commencer par son origine.

Croyez-vous vraiment que cette exigence de liberté, vue comme le pôle unificateur, le moteur et le motif de la vie politique, soit apparue « spontanément », à l'orée de l'époque moderne, comme les fleurs au printemps ?



La liberté a été proclamée par toutes les voix, chantée sur tous les tons, on la trouve sous toutes les plumes à partir du XVIII^e siècle.

Oui, mais cette unanimité ne vous paraît-elle pas suspecte ? Voyez par exemple les premières constitutions des divers États des États-Unis d'Amérique. Elles présentent une similitude qui donne le droit de douter de leur spontanéité. La plupart mettent en exergue de leurs revendications : « Tous les hommes sont nés également libres et indépendants² ». « Tous les hommes sont nés libres et égaux, ont certains droits naturels, essentiels et inaliénables, parmi lesquels on doit compter d'abord le droit de jouir de la vie et de la liberté³ ».

Les mêmes expressions, reprises parfois mot à mot, se retrouvent en France.

Les premiers mots du *Contrat social* de Rousseau sont emblématiques : « L'homme est né libre⁴. »

Tel est également le premier principe avancé par Mirabeau dans son projet de déclaration : « Tous les hommes sont libres et égaux⁵. »

Et la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, charte qui inspira les régicides et les terroristes de 1793, claironne fièrement son premier article : « Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. »

Vous trouverez facilement d'autres exemples. L'unanimité des voix, jusqu'à la similitude des expressions, amène à penser qu'elles découlent d'une même source. La propagande des sociétés de pensée, des « philosophes des lumières », de l'Encyclopédie, a réussi à créer des besoins, à imposer des maximes qui ont fait surface en temps voulu.

Vous croyez donc à la théorie du complot !

Je comprends votre émotion ! Car l'existence d'un complot, d'une pression psychologique ou morale, d'une main dirigeant les événements, fragilise beaucoup votre position. La revendication de la liberté ne serait pas apparue aussi... librement que vous le disiez. Elle serait artificielle et ne pourrait donc être la cause formelle de la société politique.

Souffrez, cependant, que nous laissons la question aux historiens. C'est à eux qu'il revient de présenter leurs sources, les documents irréfragables qui prouvent

2 – *Déclaration des droits de Virginie*, juin 1776, *Déclaration des droits des habitants de l'État de Pennsylvanie*, septembre 1776, in *La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, présentée par Stéphane Rials, Hachette, Collection Pluriel, 1988, p. 495-7.

3 – *Déclaration des droits du Massachusetts* (mars 1880), in Stéphane Rials, *op. cit.*, p. 513.

4 – Jean-Jacques Rousseau, *Du Contrat social*, Livre premier, chapitre premier, « sujet de ce premier livre ». Amsterdam, 1762, éd. 1978, éd. Pluriel.

5 – Mirabeau, *Projet de déclaration*, avril 1788, in St. Rials, *op. cit.*, p. 519.



l'existence d'une main cachée, et d'apprécier l'étendue de son influence⁶. Notre réflexion doit aller plus loin que ces contingences historiques.

Saint Thomas d'Aquin s'interroge sur l'unité que peut avoir la foule immense de ceux qui s'opposent à Dieu⁷. La question se pose, en effet, car cette multitude est divisée en de nombreux centres d'intérêt. L'avare, le sensuel, le cruel, déchirent l'unité de la cité, mais pour des motifs différents. Comment peuvent-ils former une unité, une société, une complicité? En outre, le philosophe sait que le mal n'a pas de cause finale, et encore moins de cause formelle. Le cadavre se disloque précisément parce qu'il n'a plus d'âme. La décomposition sociale a-t-elle besoin d'une cause formelle? Si je réponds négativement d'une façon absolue, il n'y a plus lieu de chercher une main directrice unifiant les forces de la subversion.

Et pourtant, l'unité des sans-Dieu est évidente, du moins en partie. D'où vient-elle? Saint Thomas fait observer que les hommes se détournent de Dieu pour des motifs très différents, mais qu'ils ont tout de même une finalité commune : ils agissent tous pour le motif de la liberté⁸. Ce que tous recherchent, c'est la liberté. L'âme de leur association est intérieure à chaque individu, le moteur commun de leur conjuration, c'est la liberté.

Soyez donc honoré, vous pensez comme saint Thomas d'Aquin! Vous avez raison : le libéralisme, qui fait de la liberté un absolu, est l'âme de la cité moderne. Il suffit aujourd'hui qu'un acte soit libre, aussi loufoque que l'on voudra, pour qu'il ait droit de cité. Les révolutionnaires ont bien fait d'écrire cette devise, LIBERTÉ, sur le frontispice des édifices publics.

Mais saint Thomas conclut bien différemment que vous! Il affirme que la foule des adversaires de Dieu, les assoiffés de liberté envers et contre tout, forment un corps dont le démon est la tête!

Là, je ne vous suis pas. Vous diabolisez la liberté!

Nullement! La liberté est une des richesses de la nature humaine. Mais celui-là diabolise la liberté qui en fait un alibi pour subvertir l'ordre des choses. Vous voyez que cela peut mener loin, de choisir la « Liberté » comme âme, comme cause formelle d'une société. Et les questions se bousculent à l'esprit : la liberté est-elle un principe? Est-elle absolue comme un principe? Si on lui demande d'unir les hommes, quelle unité va-t-elle créer? Est-elle compatible avec l'« Égalité », et avec la « Fraternité »?

Nous n'avons pas fini de causer!

Père Jean-Dominique O.P.

6 – Voir par exemple Bernard Faÿ, *La Grande Révolution*, Le Livre contemporain, 1959; *La Franc-maçonnerie et la Révolution intellectuelle du XVIII^e siècle*, La Librairie Française, 1961; Jean de Viguier, *Histoire et dictionnaire du temps des Lumières*, Laffont, 1995.

7 – Saint Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, III, q. 8, a. 7 : Le démon est-il la tête des méchants?

8 – « *Aversio a Deo habet rationem finis inquantum appetitur sub specie libertatis.* »